

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 22 MAI 1846.

No. 31

## CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

PRONONCÉES PAR LE R. P. RAVIGNAN DIMANCHE 22 MARS 1846.

*La Prière.*

« Monseigneur, — L'homme n'a pas toujours compris la dignité de son âme et de ses glorieuses destinées. Distrayant par le plaisir ou préoccupé par la souffrance, trop souvent dominé par les intérêts matériels du temps, agité par les passions, séduit par la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, comme parle saint Jean, l'homme oublie qu'il voyage pour se rendre dans une éternelle demeure; il oublie qu'il doit fidèlement suivre la voie tracée pour l'y conduire, et commencer ici-bas l'heureuse union du ciel en se rattachant à Dieu par des liens indissolubles. Aussi, Messieurs, il est triste et vrai de le dire, la langue de la religion n'est réellement parlée que par le petit nombre; elle n'est guère non plus écoutée ni comprise au milieu du tumulte qui remplit le monde: pour en pénétrer le sens, et pour se replacer sous l'influence des pensées divines, il faut un de ces jours, une de ces heures où l'âme est recueillie, la conscience éclairée, le cœur soumis à la foi et à ses leçons salutaires.

« Messieurs, entre les choses qui ne sont pas comprises où le sont mal dans cette haute et paternelle économie des conseils de Dieu sur l'homme pour l'accomplissement de sa destination finale, il est un grave enseignement, dogme et précepte tout ensemble, sur lequel il faut bien une fois nous expliquer; c'est la prière.

« Bonne consolateur dans les maux, refuge dans la douleur, soutien dans la faiblesse, la prière est aussi l'aliment et la vie de l'intelligence, replacée dans sa dignité la plus haute. Je vous étonne, Messieurs, en vous parlant ainsi; mais il n'importe. Un esprit réfléchi le reconnaîtra aisément, et un courage véritablement chrétien proclamera ces principes, professés il y a longtemps par le génie catholique de saint Thomas, et par la philosophie la plus élevée, à savoir, que la prière est pour l'homme l'acte souverain de la raison; que seule la prière donne à l'âme le complément divin de sa vie, et les conditions d'ordre, de beauté, de grandeur et de gloire, qui constituent sa fin même et sa destinée immortelle.

« Daignez, Messieurs, m'en croire; jamais peut-être je n'apporterai dans cette chaire d'enseignement qui, à plus juste titre, méritait d'occuper vos méditations. Que je serais heureux si, pour prix de mes desirs et de mon devouement au salut de vos âmes, je trouvais dans la mienne la conviction assurée qu'au sortir de cette enceinte vous aurez recueilli et que vous conserverez les biens renfermés dans cette grande et noble vérité!

« Vous le savez, Messieurs, on peut distinguer dans l'homme la raison pure ou spéculative, et la raison pratique. Le dogme de la prière dont j'ai à vous entretenir, n'appartient pas à la raison purement spéculative, à cette puissance intellectuelle de notre âme qui s'applique sur les théories, et se plaît parmi les charmes, quelquefois dangereux, de l'idée métaphysique et absolue des choses; non, et j'en conviens devant vous avec bonheur. La dignité de la prière, véritable dignité de l'âme humaine, à son siège, j'ai presque dit son trône, dans la raison pratique; l'ango de l'épée le prouve admirablement, dans cette raison à laquelle il est donné de dicter des lois à nos actions, d'en prescrire les motifs, d'en commander et disposer l'accomplissement, suivant l'ordre le plus vrai, le plus juste et le plus beau.

« Oui, Messieurs, l'âme qui prie remplit une fonction sublime de la raison. Par la prière, elle atteint au perfectionnement le plus avancé de l'être spirituel; par la prière, l'âme est comme achevée, complétée et couronnée.

« Cette fonction souveraine de la raison, cette perfection et cette couronne à jamais désirable des puissances et des actions de l'homme, nous allons les présenter devant vous dans leur véritable éclat, en exposant le dogme, en fixant la nature et la haute signification de la prière chrétienne.

« Messieurs, je vous parle librement et avec joie de ces choses: Vous êtes dignes de les entendre. Et s'il me faut pour appui le courage de la conscience et la plus indépendante énergie de la foi, je les trouve dans vous-mêmes et je sais y compter.»

*Première partie.* — Lorsque la raison s'interroge elle-même au moment du calme et du silence, elle ne peut s'empêcher de découvrir la beauté, la grandeur et la nécessité des rapports de l'âme avec Dieu. Au plus intime de notre être, au centre même de nos affections et de nos pensées, une aspiration puissante vers le bien parfait et inconnu, vers le repos plein de gloire et de joie, nous avertit de notre premier besoin et de notre premier devoir. Il est si vrai que l'esprit et le cœur de l'homme ont besoin de s'unir à la lumière

re incréée et infinie, au bien souverain et parfait qui est Dieu seul, que parmi les jouissances, non moins que parmi les peines, dans l'abondance et dans le malheur, un des apanages constants de la liberté humaine est l'inquiétude, la sollicitude empressée qui ne se satisfait jamais. J'ai dit un apanage, parce qu'il y a là une dignité marquée de notre âme, en sorte que nous devons chercher sans cesse, à condition de ne le trouver jamais sur la terre, le lieu du rafraîchissement et de la paix. Il est ailleurs.

Ce fait est l'expression de la grande loi de l'humanité. Saint-Augustin la présentait en l'homme qui en avait cruellement ressenti la puissance au milieu de ses résistances prolongées contre le besoin de Dieu qui le pressait. L'ordre, la paix, le bien-être intérieurs de l'âme, et la conscience de la destination remplie ne se trouvent donc que dans des rapports établis avec l'intelligence souveraine, source de vérité, avec le bien souverain, source de tout bonheur.

La raison, si elle mérite ce nom, doit conséquemment présider à l'établissement de ces rapports glorieux autant que nécessaires entre l'âme et sa fin divine. Elle est préposée par sa nature même à cet ordre éminent et régulier qui unit le rayon à son foyer, la pensée humaine à la pensée de Dieu, notre amour à sa bonté, en un mot, la créature à son auteur. Sans quoi, nous n'aurons plus devant nos yeux, comme au dedans de nous-mêmes, que ce monde orphelin dont la seule hypothèse attristait le génie de Leibnitz, et déshéritait dans son estime cette philosophie qui ne cherche pas, avant tout, le règne de Dieu, sa justice et son intime alliance avec l'âme.

Or, pour saisir le premier anneau de cette chaîne qui relie la terre au ciel, pour nous élever jusqu'à la puissance et à la bonté divine, pour faire descendre d'en haut l'abondance des dons qui fécondent nos déserts et apaisent leurs clameurs, il est impossible de rien trouver, de rien nommer comme moyen ou ressort efficace, si ce n'est la prière.

*A continuer.*

Il faut tâcher de se supporter toujours, cette occupation doit durer autant que la vie.

LA REINE CHRISTINE.

## CORRESPONDANCE D'IRLANDE.

Dublin, le 25 février 1846.

Monsieur le Rédacteur,

Vous serez sans doute fort surpris et peut-être aurez-vous d'abord quelque peine à croire que je parle sérieusement, lorsque je vous dirai qu'un nombre de mes compatriotes attribuent la conduite actuelle de sir Robert Peel à sa ferme intention d'en finir au plus tôt et à tout prix avec la question irlandaise. Il en avait compris toute la gravité longtemps avant que le rappel de l'union ne fût devenu notre mot de ralliement. Même alors, il déclarait en plein Parlement qu'elle était la grande difficulté contre laquelle les ministères présents et futurs viendraient se briser, et, certes, l'obstacle qui déjà lui semblait si grand ne s'est point amoindri depuis. Ceux qui tiennent compte de la nouvelle gravité qu'elle a acquise ont donc quelque peu le droit d'y chercher le mot d'une énigme qui leur semble par tout autre moyen.

A qui persuadera-t-on, en effet, que les conséquences de l'ancienne législation sur les céréales se soient tout à coup révélées à sir Robert Peel comme une de ces vérités jusqu'alors inaperçues et qui subjuguèrent les convictions dès qu'elles se manifestent? Depuis son entrée aux affaires, aucune question n'avait été plus souvent discutée, et ce serait se moquer du public que de faire à M. Cobden l'honneur de la prendre pour l'apôtre qui a ouvert les yeux de l'honorable baronnet à la lumière au moins douteuse du nouveau système. Supposer que le chef de l'*anti-corn-law-league*, à défaut d'arguments auparavant inconnus, était armé d'une puissance, environné d'une popularité qui ne l'abaissait au Ministère aucune autre issue que celle des concessions, ne serait guère plus raisonnable; car la ligne n'avait ni le pouvoir ni même la prétention, soit de renverser le cabinet Peel, soit d'en créer un nouveau. Ne vous y trompez point: cette confédération des classes moyennes n'a jamais été populaire dans le sens véritable de ce mot, et l'on peut même affirmer que les travailleurs de l'Angleterre redoutent plus qu'ils ne désirent le changement qui va être opéré dans la législation des céréales. Les *charitistes* n'en voulaient point, et les ouvriers de fabriques, qui détestent l'aristocratie industrielle bien plus qu'ils n'ont jamais haï la vieille aristocratie féodale, savent à merveille que ce n'est pas dans l'intérêt du pauvre, mais afin de pouvoir réduire encore le taux des salaires, que les manufacturiers veu-